

ESPAGNOL
ANALYSE ET COMMENTAIRE DE TEXTES OU DOCUMENTS
ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT

Béatrice Perez et Catherine Sablonnière

Coefficient : 3 ; durée : 6 heures

Quelques chiffres pour commencer. Le nombre de candidats ayant composé en espagnol, cette année, était de 63 (pour un total de 68 inscrits). La moyenne s'établit à 09,02 (et l'écart type est de 4,24). La note minimale fut 00 ; la note maximale fut 19,5.

Les notes, enfin, se répartissent comme suit :

- candidats ayant obtenu une note entre 00 et 06 : 17
- candidats ayant obtenu une note entre 06,5 et 10 : 25
- candidats ayant obtenu une note entre 10,5 et 14 : 16
- candidats ayant obtenu une note entre 14,5 et 19,5 : 5

Comme tous les ans, les membres du jury ont noté avec une extrême bienveillance, tout en restant très attentifs à bien faire le départ entre les copies maîtrisant une langue avec peu de barbarismes et une certaine fluidité, et les autres.

Nous souhaitons rappeler combien le jury a été soucieux d'encourager autant qu'il le pouvait les candidats qui avaient fait l'effort de se préparer correctement à un concours de ce niveau. C'est sans doute la dure réalité que de prendre conscience des limites d'une langue si fragile qu'elle ne peut permettre d'exprimer des idées avec conviction. Faut-il dresser la liste de tous les barbarismes, celles des solécismes, celles des récitations noircissant de pleines pages sans lien avec les textes et la thématique proposés ? Souvent l'introduction posait avec une certaine habileté les enjeux du dossier ; mais le reste du commentaire se dévidait dans une paraphrase creuse et maladroite des textes, comme si le candidat s'était épuisé au démarrage. Souvent aussi, la copie finissait par montrer des connaissances extrêmement lacunaire d'une réalité espagnole pourtant assez proche, et le commentaire se résumait à une glose simple (voire simplette) des textes.

Nous avons valorisé les copies qui avaient su maintenir une même qualité tout au long des pages, insistant sur les points maîtrisés, faisant preuve de réflexion personnelle lorsque le texte et le thème ne leur étaient pas familiers. Certaines copies démontrent une grande aptitude à la conceptualisation, une capacité à prendre de la hauteur afin de synthétiser et d'apporter des conclusions claires, dans une langue clairement exprimée. Dans ces cas, les fautes de langue ne pénalisent que peu une pensée audacieuse et intime, démontrant une

curiosité culturelle de l'Espagne et un certain goût de la réflexion. Parfois, les candidats ont très habilement su tirer profit d'analyses comparées (en particulier avec l'histoire française), sans que cela masque une pauvreté des connaissances sur l'Espagne. Ainsi, avec sobriété et pertinence, certains parviennent à dégager les particularités culturelles et historiques de l'Espagne par contrepoint avec l'histoire française, faisant de ces mises au point historiques des enjeux intelligents de réflexion et non des pis-aller.

Le dossier présenté cette année se composait de trois documents portant sur l'Espagne, des années angoissantes de la perte des dernières colonies au manifeste de Miguel Maura de 1930. La période était vaste, mais les textes, de nature différente, interrogeaient tous les causes de ce que les contemporains identifiaient alors comme un « mal espagnol ». Chacun proposait des solutions à l'aune d'une histoire contemporaine en tension. Les documents étaient des fragments de : Miguel de Unamuno, *En torno al casticismo*, 1895 ; José Ortega y Gasset, *España invertebrada*, 1921 ; “Manifiesto revolucionario de diciembre de 1930”, dans Miguel Maura, *Así cayó Alfonso XII*, México, 1961, “Venimos a meter a la monarquía en los archivos de la historia”. Les textes permettaient de d'autopsier ce mal dénoncé à hauts cris: était-il constitutif de l'histoire espagnole? Consubstantiel de sa grandeur et de son empire? Depuis les pensées du *regeneracionismo*, quels étaient les solutions et les nouveaux défis d'une histoire déchirée entre monarchisme, dictature et républicanisme radical de Lerroux ou républicanisme de gouvernement d'Azaña.

Certaines copies ont admirablement posé les enjeux du dossier, à la lumière de connaissances tirées autant d'Unamuno et de ses réflexions que des courants fin-de-siècle et des remous du XX^e. Ils sont parvenus à rendre palpable cette Espagne divisée et sclérosée par les inégalités et les archaïsmes (industriels et agraires) à la veille de 1931. D'autres se sont lancés dans des réflexions pseudo philosophiques, du type de celle que nous citons : “España piensa en deseos, sueños, y no más que sueños, y así España piensa menos, pero con más intensidad”. Pourtant, la variété des sources permettait d'envisager la question de la décadence et du sursaut nécessaire pour conjurer ce qui était perçu tantôt comme un héritage de l'histoire, tantôt comme la conséquence de politiques inadaptées, sous des angles multiples. Le jury n'a pas privilégié une lecture unique de ce dossier ouvert à la formulation de plusieurs problématiques.

Dans le premier document, rédigé en 1895 et publié en 1898, Miguel de Unamuno redéfinit le « casticismo » comme une essence hispanique immémoriale, se frayant un chemin entre l'exaltation nationaliste et l'européisme outrancier. Cette réalité à la fois « éternelle et profonde » se veut philosophique et sociologique. Il fallait remarquer que la date de rédaction était antérieure à la perte des dernières colonies, conférant à Miguel de Unamuno une grande clairvoyance dans l'examen de conscience qui l'amène à proposer une tierce voie nouvelle, favorable à l'européisation de l'Espagne sans pour autant renoncer à ce qui fait son essence *castiza*. Le texte étant un article de presse, la prose était didactique, presque manichéenne, jouant des oppositions d'archétypes :

- le « castizo rancio » drapé dans un rejet viscéral de toute influence étrangère ;

- les zéloteurs d'une conquête purificatrice – qui seraient menée par les étrangers (surtout par les Français) –, méprisant le *genus castillan* ;
- enfin, la position de l'auteur, plus sensible, plus ethnologique, soucieuse d'ausculter l'histoire nationale pour mieux voir ses entrailles (« las entrañas de la tierra ») et parvenir à un équilibre entre la terre qui nous appartient et la charrue étrangère ; entre la « vraie réalité (*verdadera realidad*) » et ceux qui vivent dans une réalité faite d'une idéologie guerrière, raciale, exaltant l'âme nationaliste, impérialiste et patriotique.

Tout le premier paragraphe traitait de cette invasion européenne par le biais de la métaphore du courant, du fleuve (« río »), lancinante chez les auteurs de la génération de 1898. Le fleuve est ainsi ambigu car il est garant de la fertilité s'il suit le cours paisible du progrès, mais il peut aussi dévaster la patrie lorsqu'il sort de son lit. Tous les termes employés relevaient de métaphores patriotiques, agraires, quasi telluriques qu'il fallait resituer dans le contexte de l'édition de *La España moderna*, à destination d'un public vaste et éclectique. La langue, à cet effet, n'était ni simple ni épurée, comme celle de Machado, mais empreinte de cultismes et d'archaïsmes propre à un homme à cheval entre deux temps, deux mondes distincts. Evoquant les contempteurs de la culture *castiza* (dont il dénonce les errements et les outrances), il tire profit de références historiques précises et connotées pour l'époque, que les candidats devaient analyser. Miguel de Unamuno avait préparé une thèse sur le sens et la valeur de l'histoire, *Crítica del problema sobre el origen y prehistoria de la raza vasca*, d'inspirant des travaux de Renan (en particulier de *La réforme intellectuelle et morale*) qui ont marqué la génération de 1898. Pourtant, Unamuno prenait ses distances d'avec le maître français refusant l'idée de soumission au vainqueur dans une violence purificatrice. Le tragique et le désastre comme voie de salut étaient interprétés, par Unamuno, comme les ferments d'une « doctrine anarchiste » (l. 12), rappelant la conjoncture violente d'affirmation des mouvements ouvriers à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e.

Le second texte d'Ortega y Gasset, de 1921, entendait analyser les causes et les racines de la décadence de l'Espagne, vieille antienne des penseurs conservateurs à un moment de radicalisation des forces politiques au lendemain de la crise de 1917. La division des clientèles politiques, la tension parlementaire et les mouvements de contestations sociales conduisent à une décrépitude du système constitutionnel de 1876. Son texte se voulait tout à la fois une autopsie de cette « décadence » maintes fois répétée et l'électrochoc qui allait provoquer le sursaut national en faveur d'une renaissance de l'Espagne perdue. On y lisait les inquiétudes tenaces devant le processus de désintégration lent de la nation, les régionalismes et les séparatismes, quand la grande œuvre de l'Espagne avait été précisément l'unité ayant permis les entreprises glorieuses et les succès d'une histoire pourtant erratique. Derrière cette dénonciation en clair obscur des forces centrifuges et chaotiques menaçant l'unité nationale, il plaidait pour la formation d'une élite capable de prendre à son compte le cours historique de l'Espagne (« los jóvenes capaces de dedicarse a la investigación histórica »). À cela répondait la création, en 1923, de la *Revista de Occidente*, revue intellectuelle ouverte à la pensée européenne.

Le troisième document était le « Manifiesto revolucionario de diciembre de 1930 » tiré de l'ouvrage de Miguel Maura, *Así cayó Alfonso XII* (México, 1961, p. 97). Ce Manifeste, signé par les principales figures de l'opposition républicaine (Niceto Alcalá Zamora, Alejandro Lerroux, Fernando de los Ríos, Manuel Azaña...), rendait public l'accord auquel étaient parvenus les participants par le Pacte de San Sebastián. Les Républicains y présentaient leur analyse de la situation politique contemporaine en fustigeant l'incapacité du roi à respecter l'engagement constitutionnel de son père, entraînant le pays dans la voie du déshonneur et de l'échec. Le constat était sévère et les conséquences implacables : seule la révolution pouvait sauver l'Espagne du marasme. Bien que rejetant la violence, les signataires légitimaient cet appel au nom de la nécessaire suppression d'une tyrannie contraire à tous les intérêts du peuple. Le cri lancé à la fin de ce texte « Viva España con honra ! », établissait de fait un parallèle entre la fin du règne délétère d'Isabelle II et celui d'Alphonse XIII.